

L'art français de 1800 à 1900

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

les saucisses et les branchettes se brûlaient sur le foyer d'une cheminée de cuisine d'un des villages environnants où le salé se séchait et se fumait. Chez nous, c'étaient les cousins Vernez, à la Mauguettaz, qui prenaient soin des produits de la boucherie.

Le matin, au petit jour, d'ordinaire en janvier, le vénérable Henri Roulet, dit « Riri », le grand pontife de la journée, arrivait pour inspecter le matériel. Avait-on la tine, la poix, le salpêtre, le plot, le couteau à hâcher, la seringue à saucisse et les boyaux secs ?

Lui, apportait le trabuchet, le grand couteau et l'aiguiseur, suspendus à sa ceinture, par-dessus son beau tablier blanc, plié en biais, puis s'en allait à la rencontre du paysan chargé d'amener le « payernois », comme on appelait alors le porc. Les cochons de Payerne avaient une grande renommée ; ils étaient souvent rouges.

A son arrivée, l'animal était pesé après l'affirmation du vendeur que, depuis la veille, il n'avait rien mangé, ce qui, d'ailleurs, se confirmait à l'autopsie, la règle étant qu'on devait lui donner à boire « blanc », soit de la farine et de l'eau. L'affamé criait beaucoup dans sa marche pesante du poids public, alors accolé au vieux casino, jusque dans la cour de l'acheteur, non sans ramasser maint compliment : *Sur son embonpoint qu'on admire*, comme dit le fabuliste.

* * *

Le noble pachyderme, utile par sa mort, a trouvé de vrais poètes pour le chanter, tel le Dr Bergher, dans sa pièce bien connue : *La mort du cochon*.

Un autre Yverdonnois, l'avocat Alfred Dufour, poète à ses heures, publia dans la *Feuille d'avis d'Yverdon*, en 1867, les jolis vers que nous reproduisons :

Adieux d'un porc citadin.

Mânes de mes aïeux, quel désespoir mortel !
J'invoquerais un dieu, si je savais lequel !
Un décret rigoureux me chasse de la ville.
Vouloir pétitionner serait peine inutile,
Mais avant de partir loin de mon éboiton,
Recueillez mes adieux, bons amis d'Yverdon.
— Il me saigne le cœur de quitter ma chaumière
Mon étable chérie où me berça ma mère.
Mieux vaut mourir cent fois des mains d'un char-

[cutier

Que ces peines du cœur vous rongent tout entier...
Adieu mes souvenirs ! vous, mon maître et vous fille
Vous me traitiez si bien, comme de la famille,
Vous m'entouriez toujours de mille petits soins,
Vous préveniez souvent mes plus menus besoins.
Et le suprême effort qu'en mon cœur je dois faire,
C'est de quitter celui dont l'amitié m'est chère,
Que mon malheureux sort vient de me découvrir.
Vous tous, enfin, qui me sentez souffrir
A tous ces cœurs bien nés, pour montrer ma ten-

[dresse,

Je perdrais volontiers un quintal de ma graisse.
Je voudrais que le mal dont ils sentent le dard
Se détourne loin d'eux et s'enfonce en mon lard.
— Je sais bien que je suis rarement inodore
Et que le choléra quelquefois j'expectore...
Que leur cause est mauvaise ! et pourtant voyez-

[vous,

Je les porte en mon sein, pressés sur mon saindoux !
C'est à vous maintenant, Comité Sanitaire,
Que je fais, en grognant, le salut militaire,
Je pars pour la campagne en vous donnant raison
Car ma flèche de Parthe est le mot de pardon.

* * *

Revenons à notre récit.

Dans la cour ou sur la rue, autour du trabuchet, bien ligotté par les pieds, l'innocente victime est saignée vivante ; un flot de sang jaillit sous le couteau du boucher, devant la famille assemblée ; la femme aide, recueille le sang versé dans un seillon aux cris déchirants de la pauvre bête ; on a l'avant-goût du succulent

boudin qu'on en pourra faire. Il faut dire qu'en ce temps-là, on ne connaissait pas la mesure hygiénique ordonnant d'assommer les porcs avant de les saigner, comme on le pratique aujourd'hui.

Une fois la mort bien constatée, le porc était porté dans une grande tine et saupoudré de poix, destinée à faire détacher les soies par l'eau bouillante qu'on y versait en même temps.

La chose faite, l'animal était reporté sur son instrument de supplice, le trabuchet ; là, avec sa dextérité coutumière, « Riri » rasait la peau, enlevait les pieds et les jambons, coupait les lards, après avoir fendu la bête et taillé les filets et les côtelettes. Tout se portait à mesure dans la maison, les enfants se faisaient fête d'enlever les morceaux. Quand il ne restait plus rien, le sacrificateur retroussait ses manches, ôtait son bonnet de velours brodé, et prononçait, d'un ton sentencieux, la phrase bien connue : « La cérémonie est terminée, les parents peuvent se retirer. »

Les parents se retirent, en effet, pour procéder au petit dépeçage : on tire les lards et la panne ou penne, que l'on découpera en menus morceaux pour les fondre et les mettre en « toupines » sous le nom de saindoux.

La belle viande est mise à part pour faire les saucissons, l'ordinaire passant à la saucisse à griller, aux attriaux et aux boucles de saucisses au foie. On prend la langue et certains morceaux fins pour faire un saucisson de choix appelé « boutefa ». On met de côté les petits os garnis de chair, dont on fait le repas de midi, le jour même, sous le nom de « fricassée ». Enfin, le reste de la journée on s'en donne à cœur joie à dégarnir les os et à couper les carres de viande grasse qui seront ensuite hachés au grand couteau sur le plot. On installe la machine à faire la saucisse, la seringue, et les gaminis se querellent pour la faire marcher. On emploie les entrailles de la bête tuée pour les meilleurs saucissons (boyaux gras), tandis que les saucisses sont confectionnées avec des boyaux courbes, séchés à l'avance.

Quand la journée se termine, il ne reste que la graisse à fondre, à constituer le petit salé dans la saumure, faite avec du sel et du salpêtre. Le lendemain, on envoie les produits fabriqués à la cheminée.

Une des dernières « boucheries » à laquelle nous avons pris part a eu lieu le 13 janvier 1864.

Dans un temps où la viande de porc est devenue, ainsi que la graisse, une denrée de grand luxe, il nous paraît intéressant de donner quelques précisions économiques sur cette journée, trouvées dans le carnet du père de famille soigneux.

Le porc avait été fourni par un agriculteur de Cuarny, Louis Piguéron ; il pesait 390 livres, et fut payé à raison de 49 centimes la livre, plus 3 francs « pour la femme ».

Voici d'ailleurs le relevé des dépenses faites :

Le porc a coûté	Fr. 194 —
Achat de 12 livres de sel	» 1 20
Epices, salpêtre, boyaux	» 2 40
Henri Roulet	» 1 —
Journées d'aide et de femme	» 6 —
Déjeuner et vin	» 5 —
Location de la seringue	» 0 40
Total	Fr. 210 —

On a tiré du porc :
117 livres de graisse, à 80 cent. Fr. 94 —
233 livres de viande, à 50 cent. » 116 —

Total Fr. 210 —

Nous laissons le lecteur faire les réflexions que comporte la comparaison de ces chiffres avec ceux d'aujourd'hui.

(Journal d'Yverdon).

JOHN LANDRY.

Une opinion. — « Mon té, disait un compagnon qui avait quelque peu les côtes en long, ce n'est rien le travail ; c'est le temps qu'on y met ! » — P.

Amusante coquille. — On raconte que Mirabeau fit imprimer en Suisse son ouvrage, *L'espion dévalisé*, dans lequel il est question du baron de Breteuil, « qui, disait l'auteur, se frappait le ventre sans façon devant ses courtisans, après le dîner, pour se soulager de ses borborismes. »

L'imprimeur n'ayant pu très bien lire ce dernier mot, dont le sens lui était inconnu, imprima : « Pour se soulager de ses barbarismes. »

LA FENNA A TOURDZON

TOURDZON s'étai z'u maryâ. L'è pas onn'affère de la mètsance que de sè betâ la corda âo cou, l'è bin su. Mâ, tot parâi, quand l'è qu'on marye onna Tourdzonna, l'è oquie que compte, po cein que la Tourdzonna ètai onna fenna adî ein colère, grindze, à bramâ, à mèpresî son hommo, à ne jamé lo laissî onna menuta treinquillo, eh ! va ! Et Tourdzon l'avâi maryâ la Tourdzonna, âo bin ! se vo z'amâ mî, la Tourdzonna l'avâi maryâ lo Tourdzon.

Eîn a vu dau payî, clli pôdro Tourdzon. Ti lè coup que restâve on boquenet pllie tard que faillâi, appriheindâve de retornâ à l'ottô po cein que l'ètai su d'onna dizanna de remaufâie. Quand lè que l'allâve via, sè desâi : « Ora su ein paix... tant qu'à qu'on la revâie ! » Et cein ne manquâve pas. Quand revegnâi l'ètai la guiera. Lo pôdro Tourdzon ein oyâi quauqu'ene. L'avâi la paix lliiein de sa fenna, et la guiera quand la revâyâi. Assebin quand rarrêvâve à l'ottô, Tourdzon sè dépâtsive de rein dere, de medzi sa liaffa de soupa, de betâ son bounet à moutset et de s'einfattâ âo lhi, verî vè la parâ po laissî passa la cârra.

Po avâi la paix à tsavon, Tourdzon s'è decidâ on dzo à mourî. Eh ! va ! l'a bo et bin passâ l'arma à gautze et l'a faliu modâ po lo cemetiîro.

Et du clli dzo, la Tourdzonna n'a pas dêteim-pêtâ por cein que desâi que son hommo lâi avâi rein laissî que dâi ratte, que l'ètai onna roûta, et dâi mouî d'affère dinse, que lo pôdro Tourdzon n'arâi jamé ouzâ reveni po ne pas avâi la revoyance.

Tot parâi, on dzo, la Tourdzonna n'avâi pe rein bramâ. Peinsâ-vo vâ stasse. L'avâi trovâ dein la garda-roba à son hommo on papâ que sè desâi : *Assurance sur la vie*, po treinta mille franc que dêvessant reveni à sa fenna. Treinta mille franc ! n'ètai pas dâo dzé de vatze, âo bin de la moqua de matou. Assebin la Tourdzonna s'ètai repeintya on bocon et, su lè treinta mille franc l'avâi ètâ vè lo tailleu de molasse et lâi avâi de de fère po Tourdzon onna pierra po lo cemetiîro iô sè desâi :

Doo ein paix.

Omète lè dzein n'arant rein à niaffâ.

La pierra l'a dan ètâ fêta. Mâ represeintâ-vo que lè treinta mille franc, la Tourdzonna ne lè z'a jamé z'u por cein que clli l'*Assurance* n'ètai pas bouna. Tourdzon l'avâi bin z'u einvya de s'assurâ, l'avâi dzâ fê la folhie, mâ quand l'avâi vu quemet la Tourdzonna l'ètai croûie, n'avâi pas volîd payî et la folhie valiâi rein.

Po einradjâ, la Tourdzonna l'a ètâ einradjâ ! Châote vè lo tailleu de molasse po découmandâ la pierra. Mâ l'ètai finya. Que faillâi-te fère ? L'avâi dza met l'écriteau. La Tourdzonna l'a risquâ de tsezi dau gros mô, quand tot d'on coup lâi vint onn'idée, et tot ein colère, ein sergougneint lè z'ongllio, et ein crinceint avoué lè deint ie fâ betâ dèso lè mots :

Doo ein paix...

tant qu'à qu'on sè revâie !

MARC A LOUIS.

L'Art français de 1800 à 1900. (*Architecture, Sculpture, Peinture*). — Tel est le titre de la nouvelle série de conférences sur l'histoire de l'Art, que fera au palais de Rumine (salle Tissot), du 4 février au 25 mars, M. Raphaël Lugeon. Ces conférences seront illustrées de nombreuses et su-

* Une ordonnance municipale du 13 septembre 1867, exigeait l'éloignement des porcs à 25 perches de toute habitation, parce que l'on craignait le choléra, qui avait été signalé à Zurich. (Voir la *Feuille d'avis* de l'époque).

perbes projections. Pas besoin ; n'est-ce pas, de les recommander. On connaît la compétence du conférencier et l'attrait qu'il sait donner à ses commentaires artistiques. Chaque année, M. Lugeon voit un nombre plus grand d'auditeurs se presser à ses séances. Celles-ci auront lieu chaque mardi, de 5 à 6 heures du soir.

A QUI LA FAUTE ?

MONSIEUR X., grand commerçant, faisait beaucoup d'affaires dans un canton voisin ; cependant, il s'aperçut un beau jour que sa clientèle était en sérieuse diminution ; il eut alors l'idée de s'en prendre à son voyageur, Emmanuel, et lui fit l'observation d'usage.

La scène se passe l'année avant la guerre, par un soir d'hiver, dans l'arrière-magasin.

Monsieur X. — Je crois, Emmanuel, que vous ne savez pas vous y prendre pour capter la confiance du client ; vous ne vendez presque plus rien ; il faut apporter de sérieuses modifications à votre façon de procéder !...

Emmanuel. — !!!

Monsieur X. — Prenez donc votre « marmotte » et présentez-vous à moi comme voyageur de la grande maison X. Je figurerai le client à qui vous vous adresserez. Je vous donnerai ensuite des conseils pratiques.

Emmanuel se prépare, sans enthousiasme du reste, à jouer son rôle et, le chapeau d'une main, la « marmotte » de l'autre, se présente à son patron le plus naturellement possible.

Emmanuel. — Bonjour monsieur, je suis le voyageur de la grande maison X. de....

Monsieur X. — (l'interrompant). Mon ami, vous n'y êtes pas du tout ; vous avez trop de raideur ! vous êtes trop froid ! une véritable porte de prison ! Tenez, inversons les rôles, je serai le voyageur et vous représenterez le client.

M. X. prend la « marmotte » à son tour, tousse et se prépare à figurer son entrée ; Emmanuel ne bronche pas ; il a tiré son plan.

Monsieur X. — Bonjour, mon cher monsieur ; comment vous portez-vous ? Et votre famille ? Êtes-vous content de vos récoltes de cette année ? Je viens vous faire une petite visite, oh, seulement en passant. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis le voyageur de la grande maison X. de....

Emmanuel. — (l'interrompant) Ah ! vous êtes le voyageur de la grande maison X. ; eh bien ! vous avez de la *veine* de n'être que le voyageur, car si vous étiez le patron lui-même, je n'attendrais pas si longtemps pour vous flanquer vivement à la porte avec mon pied quelque part...

Tête du patron...

Inutile de dire qu'Emmanuel fut congédié, mais il n'en fut pas fâché. OCTAVE D.

Le bon et le mauvais côté. — Chaque chose, dit-on, a son bon et son mauvais côté :

L'enfance a des bonbons et le fouet.

Le militaire a de l'honneur sans profit ; le maltôtier, du profit sans honneur.

Le riche a des jaloux et point d'amis.

Les auteurs sont loués dans un journal et décriés dans un autre.

Marié à une jolie femme, c'est amour etalousie ; marié à une laide, c'est sécurité et ennui.

Enfin, le mal est toujours à côté du bien, comme le bien à côté du mal.

Une vérité. — La conversation est un commerce ; si vous y entrez sans fonds, le commerce ne peut avoir lieu. — STERNE.

LE PAS A L'ACTION

DANS ton dernier numéro, mon cher *Conteur*, tu as plus ou moins fait le procès des bavards, en paroles et en écrits. Voici, à ce propos, quelques détails sur Cle-

mengeau, un des hommes du jour. Ils te feront plaisir, sans doute.

A toute époque, dit un de ses biographes, Georges Lecomte, il eut horreur du verbiage superflu. Et déjà, lors de sa première présidence du Conseil, qu'il passa au ministère de l'Intérieur, l'encombrement de sa vie le faisait exiger la plus extrême concision et fuir les entretiens inutiles.

Un jour, il était furieusement assailli et surmené. Un de ses préfets, à court d'argent, insistait pour être reçu et, au moment où le ministre reconduisait un visiteur, par la porte entrebâillée faisait une suprême tentative :

— Un mot ! adjure ce préfet qui vraiment avait besoin d'un très prompt ravitaillement.

— Soit ! Mais un seul ! riposte impérieusement Clemenceau.

— *Galette !* implore en tendant la main, le haut fonctionnaire à qui la nécessité avait valu une soudaine inspiration.

Alors, désarmé et diverti, le ministre le fit entrer, et les deux hommes causèrent plus avant.

Une autre fois, un de ses amis les plus chers, de ceux que, en temps normal, il a le plus de plaisir à voir, arrive dans son cabinet à une heure de grand branle-bas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui jette-t-il en lui tendant les doigts à la hâte.

Simplement vous serrer la main, explique l'ami.

— C'est fait ! riposte Clemenceau brusque mais affable dans sa brusquerie même... Et maintenant filez !

Puis, sans même accompagner d'un sourire le visiteur, il se remet au travail.

Les pusillanimes le font sourire, qui voudraient bien voir leur opinion l'emporter, mais qui n'ont pas l'énergie des combats d'où la victoire s'élève.

Ecoutez comme il les secoue d'une poigne vigoureuse, dans la forme rude, expressive et concise qui lui est habituelle :

— *Pour gagner une bataille il faut la livrer !*

Et cette autre constatation énergique d'un lutteur qui croit à la vertu de l'effort :

— *Les gens victorieux sont ceux qui se battent !*

D'autres fois, un peu inquiet du fâcheux divorce que, à une certaine époque, il a remarqué entre les hommes de pensée et les hommes de réalisation, il leur demande à tous d'abattre les cloisons, de s'épargner la dangereuse sottise des mépris réciproques, de se mieux connaître et de s'unir. Et il essaie de faire apparaître la noblesse, la poésie de l'action :

— Penser est beau, agir aussi : plus difficile peut-être, à cause de tous les intérêts hurlants qui se dressent contre l'action nouvelle. Au lieu de vous excommunier les uns les autres, aidez-vous, artistes, penseurs, *agisseurs*. Ce n'est pas trop d'une poussée totale d'ensemble pour l'énorme effort de la masse humaine à mouvoir.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

V

Les cuirassés de Toulon.

La ligne des cuirassés apparaît. Quel spectacle grandiose ! Tous en file, serrés les uns contre les autres, ils présentent une muraille formidable, hérissée de canons de tous les calibres et de tourelles blindées. Les coques noires de ces monstres s'élèvent à plusieurs mètres au-dessus de l'eau. Toutes sont revêtues d'un blindage d'acier chromé. En avant, une arête aiguë, semblable à un gigantesque « bec d'âne » : c'est l'éperon.

Nous relevons quelques noms parmi ces colosses : *Suffren, Charles Martel, Hoche, Jeanne d'Arc, Masséna, Brennus, Magenta, Carnot, Polhuau*, etc. C'est ce dernier qui transporta, il y a quelques années, le président de la République, Félix Faure, à Saint-Pétersbourg.

C'est jour de grande lessive à bord, mais sans femme, sans cancans et sans fontaine. C'est une lessive où l'on fait tout que de « délayer » son prochain. Sur tous les mâts courent, d'un bout à l'autre des bâtiments, des cordes sur lesquelles est suspendu le linge du bord. Les matelots, agiles comme des singes, se trémoussent le long de ces étendages aériens, frôlant des milliers de culottes, de chemises, de maillots, de hamacs, de linges de toilette, de ceintures de flanelle, qui séchent au soleil, s'agitent et font une danse échevelée. C'est absolument comique.

Sur le bord de l'eau, d'autres marins font la manœuvre. Des quartiers-maîtres les initient aux mystères de l'école du soldat et du maniement de l'arme. Mais ce n'est pas l'exercice à la prussienne, les « engueulées » d'un « cabot » de laine, comme on commençait un peu à le voir chez nous, il y a quelques années. Au contraire, nous admirons la discipline douce et ferme à la fois, et les traitements affectueux des sous-officiers pour leurs hommes. C'est une constatation que nous ferons encore un peu plus tard, à bord des cuirassés.

Ils sont très bien ces matelots dans leur costume de travail en trière blanc, coiffés d'un béret bleu à pompon rouge, et portant le nom du navire en lettres d'or. Dans la grande tenue, ils arborent un uniforme bleu, à large col rabattu, très coquet, avec un maillot blanc, rayé de bleu. Les officiers marquent aussi très bien, dans leur redingote aux épaulettes d'or, galonnée aux manches. Presque tous portent la barbe ou les favoris des vieux loups de mer. Ils ont un air sérieux qui impose.

Derrière la ligne formidable des navires combattants, en voici d'autres : vieux sabots qu'on désarme, qu'on allège, qu'on utilise pour le transport des torpilleurs, du matériel, du charbon, des chevaux ou des hommes, quand il y a une expédition coloniale. Nous en voyons quelques-uns ayant été utilisés de cette manière lors des campagnes en Indo-Chine, à Madagascar, et tout récemment au Maroc.

Sur les quais s'entassent des milliers d'affûts, de vieux mortiers, de pièces d'artillerie, de boulets, de bombes, d'obus, de machines et de chaudières brûlées, d'hélices, d'ancres énormes, qui se rouillent, encombrement et augmentent sans cesse. Un marchand de ferraille y aurait bientôt fait sa fortune. Mais jamais il n'aura le bonheur de puiser dans le tas. L'administration ne vend rien.

Une montagne de ferraille d'un autre genre se dresse, sinistre, à nos yeux : c'est le *léna*, le pauvre cuirassé qui a fait explosion il y a tantôt deux ans, causant la mort de nombreux marins. On l'a laissé tel quel. Toutes ses parties ayant été atteintes, on n'a pu le réparer. Jadis si fier, il est maintenant mangé par la rouille, dans un coin de l'arsenal.

Non loin de là, gardés à vue par des gendarmes, le pistolet en sautoir, des matelots prisonniers, les « têtes fortes » de l'escadre, sont occupés à décharger d'énormes colis. Ils n'ont pas l'air commode, et ils nous regardent, les uns d'un œil sournois, les autres en ricanant. Pauvres diables, nous vous plaignons, quand même il est bien probable que vous n'avez pas volé votre sort.

(A suivre.)

Grand-Théâtre. — Un grand nombre d'habituels du dimanche ont manifesté à la direction du Théâtre le désir de voir jouer *Un soir au front* de Kistemackers.

Pour leur donner satisfaction, M. Bonarel a décidé de jouer cette pièce dimanche et de corser le programme par une petite pièce en un acte de E. Moriezy-Eon : *Les francs-fleurs*, que joueront Mme Nooky-May et M. Vivian. Rideau à 8 heures.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE BOITE 180 TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS